

Revue française de Psychanalyse
Arguments des thèmes des numéros à venir

Programmation

2024

numéro 3/2024 : Voyages et frontières

argument ci-dessous, publié en novembre 2022, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2023

numéro 4/2024 : Transmission en psychanalyse

argument ci-dessous, publié en avril 2023, date limite d'envoi des manuscrits : 15/01/2024

2025

numéro 1/2025 : Résister

argument ci-dessous, publié en août 2023, date limite d'envoi des manuscrits : 01/07/2024

numéro 2/2025 : Rêve, rêver

argument ci-dessous, publié en septembre 2023, date limite d'envoi des manuscrits : 01/09/2024

numéro 3/2025 : Économie psychique

argument ci-dessous, publié en octobre 2023, date limite d'envoi des manuscrits : 01/11/2024

Les arguments des thèmes programmés

RFP 3/2024

Argument du thème : Voyages et frontières

date limite des manuscrits : 15/11/2023

Calibrage : 30. 000 signes

Résumé : 1.000 signes

Pilar PUERTAS TEJEDOR*

Viuda de Epalza n°8-3°.48005 Bilbao .Espagne

pilpuertas@gmail.com

Benoît SERVANT**

53 Bd Henri Sellier 92150 Suresnes

benoit.y.servant@wanadoo.fr

Voyages et frontières, ces deux termes qui ont un rapport évident l'un avec l'autre, n'ont pas pourtant, dans une première approche, une place de même nature dans la pensée psychanalytique :

L'idée du voyage s'entend avant tout dans sa dimension métaphorique, du voyage *intérieur*, de l'*exploration* de l'inconscient dont Freud se proclame le *conquistador*, du *continent noir* de la féminité (qui resterait donc à découvrir) ; mais aussi du risque de voyage sans retour de la psychose (qui pourra d'ailleurs se manifester à l'occasion d'un *voyage pathologique*, bien réel lui).

La frontière au contraire (et peut-être surtout *sa cousine la limite*) est une notion presque technique et d'usage multiple et fréquent.

La métapsychologie est ainsi constituée par la différenciation des notions qui s'opposent : conscient et inconscient dans la première topique, moi, ça, surmoi dans la seconde, pulsion libidinales et pulsion du moi, objectalité et narcissisme, passé et présent (mêlés dans *l'après-coup*), moi et non-moi, masculin et féminin, différenciation qui n'exclut pas les échanges, les influences réciproques, les franchissements de frontière. Soulignons ici la place décisive de la notion de « *moi comme être de frontière* » selon l'expression de Freud lui-même dans « Le moi et le ça » (1923b/1991, p. 299), et chargé d'en assurer la permanence, mais aussi d'en réguler les passages ; ce que l'on peut rapprocher du *préconscient* comme intermédiaire entre conscient et inconscient, lieu de passage dont l'« épaisseur », plus ou moins grande, conditionne la circulation des représentations entre inconscient et conscient. Ici la question des frontières rejoint celle des voyages, avec, dans la cure les notions également centrales de transfert, de déplacement. André Green (1990) de son côté proposera la notion de double limite : entre monde interne et monde externe, et au sein du monde interne entre conscient et inconscient.

* Psychologue clinicienne. Psychanalyste, membre titulaire avec fonction didactique de l'APM (Association psychanalytique de Madrid).

** Psychiatre, Psychanalyste SPP.

Plus en lien avec la psychopathologie, ce seront les frontières entre normal et pathologique (subvertie dans la *psychopathologie de la vie quotidienne*), entre le réel et l'imaginaire (remise en cause par la notion d'*aire transitionnelle*, aire de passage où la question même de la frontière ne se pose pas encore entre le subjectivement conçu et l'objectivement perçu, entre conception et perception, ce qui vient tempérer le passage du principe de plaisir au principe de réalité), le corps et l'esprit (et là aussi son dépassement dans la conversion et la psychosomatique), le réel (chose, mot, affect) et sa représentation. Évoquons ici l'avènement de la notion d'*état-limite*, qui condense peut-être nombre des enjeux de celle de frontière : sur le plan clinique (accepter de remettre en cause les distinctions cardinales trop rigides... au risque de la confusion), thérapeutique (accepter d'assouplir le cadre... au risque de s'y perdre), épistémologique (ouvrir la métapsychologie freudienne à d'autres dimensions... au risque de « retomber » dans une psychologie pré-analytique).

La frontière concerne par ailleurs tout le champ du *cadre* de la cure, point crucial de la pensée théorico-clinique, tout particulièrement autour de la dialectique : nécessité du cadre, enjeux thérapeutiques de ses transgressions (Donnet, 2005).

Sur un plan épistémologique enfin, la distinction entre science et fiction, science et idéologie (ou *Weltanschauung*), vérité historique et vérité matérielle ; mais aussi entre disciplines : psychanalyse, psychologie, philosophie, anthropologie, littérature, neuro-sciences. Distinctions nécessaires et pertinentes, à condition encore une fois d'accepter que ces frontières se franchissent.

C'est ainsi que nous retrouvons également la métaphore du voyage, tant pour la cure que pour la théorie psychanalytiques. Car remettre en cause, en les franchissant, ces frontières, n'est pas sans risque, comme tout voyage « réel » (pour l'opposer au « tourisme » balisé de nos sociétés contemporaines) dont le propre est de soumettre le voyageur à une expérience de *dépaysement*, aux dangers de l'expérience d'*étrangeté* voire de l'*aventure*.

Pour la cure, ne s'agit-il pas de *larguer les amarres*, en acceptant la règle fondamentale de l'association libre (mais aussi les frontières, les limites, les balises du cadre) et donc de laisser sa pensée dériver, de remettre en cause ses repères les plus assurés pour découvrir l'inconnu en soi-même ?

Pour Freud et ses disciples, il y eut aussi quelque chose de cet ordre dans l'engagement à sa suite, en rupture avec l'ordre médical et académique, précisément parce qu'il ne respectait pas les distinctions épistémologiques traditionnelles.

Avant de revenir aux enjeux proprement psychanalytiques de notre thème, nous proposons de faire un *détour* par certains aspects de la représentation imaginaire de celui-ci, à travers la littérature en particulier (prenant donc au mot notre éloge du voyage). Nous nous référerons pour cela au splendide livre d'art édité chez Citadelles et Mazenod, *Écrire le voyage, de Montaigne à Le Clézio*, et plus précisément à la présentation de Sylvain Venayre (2014).

Celui-ci distingue en effet plusieurs abords du voyage chez les écrivains : à l'époque classique, il s'agit de *Voir et savoir*, avec le Romantisme, de *Sentir et jouir*. Enfin, il s'agira de *Partir et revenir*, pour les écrivains du XX^{ème} siècle, le rétrécissement du monde et le développement des moyens de transport et du tourisme les amenant à valoriser la prise de risque pour en renouveler l'attrait. Risque vital parfois mais psychique aussi quand le voyage devient la métaphore d'un voyage intérieur, dans l'abandon des repères (*Le bateau ivre* de Rimbaud) dans l'*aspiration* à un renouvellement de l'*inspiration*.

Pour tous est recherchée la transformation que cette expérience produit chez le voyageur.

Le thème du *retour* est par ailleurs un des aspects majeurs de l'imaginaire du voyage, depuis l'*Odyssee* qui n'est le récit que du long retour d'Ulysse, différé par d'innombrables *détours*. Or l'enjeu essentiel du retour réside dans le fait qu'il consiste à retrouver sa place « comme avant » auprès des siens, sans pour autant annuler tout ce qui fait qu'on n'est plus le même qu'avant,

alors même que cela peut rendre difficile justement de se retrouver parmi ceux qui sont restés (Flécheux, 2022).

Que peut-on en penser pour la psychanalyse ?

Il nous semble que nous pouvons reprendre sans difficulté les deux premiers aspects décrits par Sylvain Venayre, pour la cure en particulier : voir et savoir, sentir et jouir ; car l'expérience de l'analyse apporte à la fois sur le plan de la connaissance et de l'affectivité. Ainsi proposons-nous de rattacher la question du voyage et des frontières à l'enjeu de la traduction (qui a été le thème de la *Rfp* 2020-2) et de l'enrichissement qu'elle permet : traduire n'a de sens que s'il existe encore différentes langues ; mais il s'agit aussi de traduire entre nous, de même langue maternelle, car chacun est à la fois un monde, mais nous pouvons néanmoins (tenter de) nous comprendre, à travers la belle formule de Paul Ricoeur *d'hospitalité langagière* (2018).

Le troisième aspect mérite aussi réflexion :

Tout d'abord sur la prise de risque du voyage. Sur ce plan, nous pourrions lier voyage et frontière d'une autre manière : pour s'engager dans la rencontre du monde, humain et non humain, la qualité des frontières de notre moi sera sans doute cruciale : seule une différenciation moi/non-moi suffisamment établie ne permet-elle pas de s'exposer à la rencontre avec l'altérité ? La fonction réflexive du moi et le processus identitaire vont favoriser la constitution d'un foyer interne procurant un auto-investissement libidinal qui garantit son équilibre et sa permanence.

À l'inverse, si cette différenciation n'est pas constituée, la rencontre objectale devient une menace, amenant en retour le sujet à se protéger au prix d'un appauvrissement préjudiciable de sa vie psychique, le condamnant à survivre plutôt que vivre et l'enfermant dans un véritable cercle vicieux, renforcé par la rigidité de ses frontières internes (clivages). C'est alors que la cure visera à explorer ces territoires vécus mais non subjectivés de la psyché, ce qui autorisera le sujet à aborder l'altérité externe de façon moins menaçante. Nous visons bien sûr ici tout l'enjeu de la transitionnalité, véritable bouclier et boussole pour le protéger de la terreur et de l'égaré de l'irreprésenté. Le rôle du thérapeute est alors celui d'un véritable *sherpa*, visant à permettre au sujet de découvrir de nouvelles routes, en ouvrant les frontières rigides que sont les clivages (par l'empathie ou dissolution transitoire de la frontière moi/ non-moi), et celles plus souples que sont les refoulements.

Cet enjeu sera tout particulièrement présent à l'adolescence avec la découverte de l'altérité du corps pubère, le corps propre et le corps de l'autre.

Ensuite la question du retour : quelles transformations certains analysants vont-ils connaître, qui les amèneront à introduire des changements, parfois considérables, dans leur vie personnelle ou professionnelle (ce qui avait amené Freud à interdire toute prise de décision importante durant la cure, interdit difficile à respecter de nos jours) ? Il serait également intéressant de lier la question du retour, avec le retour sur soi, à celle de la réflexivité : le détour par l'ailleurs permet alors de revenir à soi en portant un autre regard, à l'image de la première réflexivité par le regard maternel.

La cure vise à favoriser un « retour aux sources », aux premières expériences, recouvertes par l'éducation et la culture. Dans cette valorisation du retour, il ne s'agirait pas tant d'une idéalisation du passé, d'une forme de traditionalisme (si contraire à l'esprit des Lumières), que d'une aspiration à retrouver « la source vive de la pensée et de la création » (Flécheux, p. 188). De même, dans « La nostalgie : berceuse ou berceau du moi », Kostas Nassikas (2022) indique que, plus que la retrouvaille avec les objets perdus, est en jeu celle avec le berceau du désir.

Ainsi nous semble-t-il que ce thème du voyage et de la frontière interroge de manière exemplaire l'actualité de la psychanalyse dans le contexte politique, social et culturel contemporain. Celui-ci tend à abolir asymptotiquement les frontières et les différences et, en retour, à multiplier les crispations identitaires repliées sur elles-mêmes, et les craintes face à ces *voyages*

constraints et souvent sans retour que sont les migrations des populations fuyant leur pays d'origine et condamnées à l'exil.

La psychanalyse, née d'un désir d'assouplissement de ces frontières, n'apparaît-elle pas, dans les multiples facettes que nous avons évoquées, comme le garant du maintien de ces différences, condition même du processus vital en ce qu'il repose sur la transformation par l'échange ?

Nous remercions vivement Martine Girard, coordinatrice de ce numéro, pour ses conseils et ses suggestions précieuses dans la rédaction de ce texte.

Références bibliographiques

- Donnet J.-L. (2005). *La situation analysante*. Paris, Puf.
- Flécheux C. (2022). Revenir. *L'épreuve du retour*. (à paraître).
- Freud S. (1923b/1991). Le moi et le ça. *OCF-P XVI* : 255-301. Paris, Puf.
- Green A. (1990). *La folie privée*. Paris, Gallimard.
- Nassikas K. (2022). La nostalgie : berceuse ou berceau du moi ? *Rev Fr Psychanal* 86(3) : 643-655.
- Revue française de psychanalyse* (2020) 84(2) Traduire.
- Ricoeur P. (2018). *Sur la traduction*. Paris, Les Belles Lettres.
- Venayre S. (dir.). (2014). *Écrire le voyage, de Montaigne à Le Clézio*. Paris, Citadelles & Mazenot.

RFP 4/2024

Argument du thème : Transmission en psychanalyse

date limite des manuscrits : 15/01/2024

Jean-Louis BALDACCI

L'expérience de l'analyse ou du devenir analyste indique que quelque chose se transmet ou à l'inverse résiste à se transmettre dans la situation analytique. Pourtant la notion de transmission à l'exception de la transmission de pensée, est étrangement absente de la métapsychologie freudienne. Freud lui préfère celle d'héritage - héritage culturel et héritage phylogénétique – ou d'éducation voire de post-éducation. Le transfert aurait-il pris toute la place ? Mais le transfert lui-même, dans sa dimension de déplacement, d'exploration et de recherche qui nécessite un objet pour que se découvre l'inconscient n'est-il pas tentative de reprise d'une transmission perturbée voire interrompue, entre corps et réalité ? En reconnaissant l'existence d'un inconscient, la psychanalyse a déplacé le problème, puisqu'avec elle, il n'a plus été uniquement question de chercher le contenu d'une transmission altérée comme le propose l'hypnose, mais de rétablir la transmission elle-même. Il ne s'est plus agi de transmettre quelque chose mais avant tout, de pouvoir à nouveau transmettre « ce qui vient » comme l'indique la règle fondamentale de la psychanalyse. C'est cette référence à l'inconscient qui fait qu'on a pu parler en psychanalyse de transmission de l'intransmissible ou mieux de transmission au négatif.

Transmission trouve alors un sens proche de son étymologie : la mission de préserver l'écart, l'intervalle, les différences, les renversements, les contradictions voire les paradoxes, de rouvrir les chemins et les détours, en particulier ceux de la dérive associative guidée par la voie royale du rêve pour que la traversée de la vie puisse continuer dans les meilleures conditions. Transmettre ce n'est donc pas communiquer un contenu en détruisant l'obstacle fut-il d'origine traumatique. Car menace alors une ouverture trop brutale sur l'inconscient et le réel. Transmettre n'est pas non plus suggérer, la suggestion répétant l'emprise de l'objet. Transmettre c'est donner de l'espace et du temps entre le corps et l'autre au profit d'un cheminement fait d'illusion, d'idéalisation, d'identification, en quête d'une identité susceptible de soutenir la reconnaissance de l'altérité et grâce à elle de poursuivre la recherche et l'appropriation de la part transmise dans la situation analytique. En conjuguant don d'absence et sublimation créatrice, l'interprétation y joue un rôle central. Car elle traduit un double renoncement, à l'omnipotence de l'hypnotiseur comme à la soumission silencieuse et passive devant le père. Elle signe la dimension éthique de la transmission en psychanalyse. Peut-être permet-elle la reprise d'un deuil jusqu'à suspendu en rendant possible l'accès à la dimension symbolique du parricide hérité ? Se pose alors la question de la différence des sexes, du message et de la menace de castration dans ce processus.

Écart, interprétation, éthique, deuil, devant ces caractères communs pouvons nous, malgré la diversité des situations rencontrées, envisager un singulier de la transmission en psychanalyse ? Nous souhaitons mettre cette question à l'épreuve particulièrement dans les trois situations princeps que sont en psychanalyse les premières rencontres, la cure et la supervision.

Nous nous demandons en effet si les troubles de la transmission qui s'y rencontrent et l'appel à l'autre analyste qu'ils imposent parfois, peuvent nous éclairer sur les conditions du devenir psychique voire sur la naissance de la vie d'âme.

RFP 1/2025

Argument du thème : Résister

date limite des manuscrits : 01/07/2024

Rédacteurs

Marcela MONTES DE OCA

Hélène SUAREZ LABAT

Coordination

Vassilis Kapsambelis

El sueño de la razón produce monstruos¹.
Goya, 1797, *Los Caprichos*

Le mot résister est enraciné dans l'histoire humaine, il s'agit d'un mouvement de révolte conduit par les hommes et les femmes qui entrent en résistance, contre un envahisseur, contre un dictateur, contre une emprise totalitaire d'où qu'elle vienne. L'éventail du mot résister est vaste, entre collectif et individuel. Christophe Dejourn (2015) a exploré cette dimension dans le monde du travail. Résister à la tyrannie qui s'abat sur le collectif engage la fidélité aux idéaux et le combat pour conserver la liberté de penser. Mais on peut aussi résister au changement, à la nouveauté pour le meilleur ou pour le pire.

La polysémie du mot résister convoque aussi la résistance immunologique aux maladies ainsi que la capacité régénérative des organismes face aux agressions des tissus et des organes. Dans les dérèglements immunitaires auto-immuns où le système immunitaire s'attaque à l'organisme lui-même ou dans le développement anarchique des cellules dans les cancers, l'articulation avec une dimension psychique à l'œuvre a été explorée par les psychosomaticiens psychanalytiques de l'école de Chicago et de l'école psychosomatique de Paris.

Le mot est aussi enraciné dans la psychanalyse, son histoire, sa théorie et sa pratique.

Laurence Kahn (2018) a étudié les modifications de la théorie analytique par l'*Ego psychology* qui voulait contrecarrer le déroutement des mots de la psychanalyse (comme par exemple pulsion) par la langue du troisième Reich. Chez les analystes émigrés aux USA, il s'agissait de renforcer le moi pour résister au dérèglement de la pensée et à la distorsion de la réalité au prix cependant d'une modification profonde de la théorie psychanalytique.

Comment penser le mouvement de résistance dans la cure ? Vaincre la résistance en psychanalyse fut perçu par Freud comme un processus libérateur d'énergie positive. Cependant, le concept a évolué chez Freud et les post-freudiens. Inhérent au processus thérapeutique, les résistances (du ça, du moi, du surmoi) du côté de l'analyste et de l'analysant, ne peuvent plus être considérées uniquement comme faisant obstacle au processus analytique mais la condition de l'acte analytique. Pour Catherine Chabert le « non » du patient, de l'analyste, est un condensé des voies multiples. « La négation pourrait rassembler à la fois le refus, la résistance et la condition de l'acte analytique » (Chabert, 2003, p. 132-133)

Dans les *Études sur L'hystérie* (1895), Freud observe les puissants effets de la résistance contre la mise en sens des motifs cachés. Les résistances sont nourries chez les patientes par le refoulement qui isole du réseau associatif, par la poussée de la sensation et ses irruptions somatiques qui empêchent la patiente de parler. Face à l'échec thérapeutique de la suggestion et de

¹ « Le sommeil de la raison engendre des monstres ». Dans *Les Caprices* (1796-97), dessins de Francisco Goya y Lucientes (1746-1828).

l'hypnose, Freud préconise de vaincre la résistance par un travail psychique tourné vers les associations libres et l'analyse des rêves. Dans l'*Interprétation du rêve* (1900), il affirme que tout ce qui interrompt la progression de l'interprétation est une résistance. L'oubli des rêves s'explique par l'action de la censure, le travail de déplacement, de condensation et de figuration qui masquent la relation entre les pensées latentes et les contenus manifestes des rêves.

Freud est revenu à plusieurs reprises sur le jeu de patience de l'analyste face aux résistances du patient qu'il lui faudra combattre pas à pas pour accéder aux motifs inconscients, aux associations de pensées érotiques. Dans *Remémoration, répétition et perlaboration* (Freud, 1914g, p. 114), il constate que (nommer) la simple communication des résistances aux patients ne suffit pas et peut même les accentuer. La compréhension ou l'acceptation intellectuelle ne garantissent pas la levée du symptôme. Comme Freud, Donald W. Winnicott et Wilfred R. Bion insistent sur l'importance d'un « état de patience » nécessaire aussi bien à la création qu'à l'interprétation. Par ailleurs, Freud va distinguer le transfert « positif » de sentiments tendres éventuellement conscients et le transfert « négatif », véritable résistance, un transfert hostile qui peut agir silencieusement et entraver la cure. Freud souligne : « Plus la résistance sera grande, plus la mise en acte (la répétition) se substituera au souvenir » (*ibid.*, p. 109-116). Échapper aux souvenirs et à la douleur de la perte, serait-ce s'échapper du domaine intermédiaire créé par le transfert ?

Deuil et Mélancolie (1915) introduit la dimension économique de la résistance avec une libération des pulsions destructrices particulièrement redoutables dans la mélancolie. La somatisation serait une troisième « solution » contre la souffrance psychique de la perte d'un objet (Smadja, 2013).

Dès la 7^e conférence d'*Introduction à la psychanalyse* (1916-1917) Freud constate dans les névroses, les résistances à renoncer à la maladie, aux symptômes névrotiques, une lutte pour ne pas guérir et amorce déjà la deuxième topique de l'*Au-delà du principe du plaisir* en 1920, du masochisme érogène et de la pulsion de mort.

Dans *Le Moi et le Ça* (1923), Freud observe que la réaction thérapeutique négative survient de façon paradoxale alors que le patient progresse, phénomène que Mélanie Klein a confirmé dans *Envie et gratitude* en l'attribuant à l'envie envers les objets primaires. Elle a approfondi le rôle du clivage freudien et le jeu réciproque des identifications projectives et introjectives aux objets primaires dans le développement de la personnalité. En absence de perlaboration de la réaction thérapeutique négative, le modèle du rêve associatif et de la mentalisation est remplacé par les passages à l'acte, les décharges motrices et les manifestations somatiques.

Dans *Résistances à la psychanalyse* (1925) Freud présente la mise en perspective du changement et ses résistances chez l'enfant qui crie à la vue de l'étranger, chez le croyant qui salue d'une nouvelle prière chaque nouvelle journée, chez le paysan qui refuse d'acheter une faux, outil qui était inutilisé par ses parents. Un caractère commun est attribué à ce malaise chez les trois protagonistes : il s'agit de la dépense psychique exigée par l'investissement du nouveau. Freud ajoute « Il y aurait une belle étude à faire sur la réaction de l'âme à la nouveauté en soi », (1925c/1985, p. 175), la nouveauté résidant dans l'expression du changement.

La résistance est examinée du point de vue dynamique dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926). Elle nécessite un contre-investissement, une dépense d'énergie permanente et coûteuse pour le psychisme. Freud identifie trois résistances procédant du moi, il s'agit du refoulement, du transfert (considéré par Freud comme la plus forte des résistances) et des bénéfices recherchés dans la maladie. Deux autres résistances provenant du ça sont à l'œuvre, la compulsion de répétition et celle qui revient au surmoi à travers le sentiment de culpabilité. Le transfert est un témoin du processus de répétition, puissant levier de résistance au changement, le transfert n'est donc pas seulement un élément de lutte contre la résistance mais également un effet de cette résistance (Widlöcher, 1970, p. 104).

Selon quels modes les résistances au changement de l'analysant s'infiltrèrent-elles dans le transfert ? Maurice Bouvet s'est intéressé à l'emploi de la résistance dans la relation d'objet transférentiel, celle de la résistance *du* transfert chez l'hystérique, celle de la résistance *au* transfert chez l'obsessionnel (Bouvet, 1967, p. 236). Bouvet a développé les variations du cadre, leurs limites et leurs indications pour vaincre les résistances et élargir les indications de la psychanalyse pour des cas réfractaires. Les impasses dans lesquelles les résistances s'engouffrent incitent à en repenser l'analyse et l'interprétation et mènent aux variations du cadre : groupe, psychodrame, relaxation corporelle, etc.

Qu'en est-il du contre-transfert de l'analyste ? Freud alerte sur les dangers du contre-transfert mais c'est Sandor Ferenczi qui par sa « méthode active » l'étudie et y décèle un potentiel positif pour la cure. L'importance de l'analyse constante du contre-transfert chez l'analyste et de son impact sur la cure fut étudiée par Paula Heimann au tout début des années 1950. À la même époque, Heinrich Racker a différencié les formes du contre-transfert en écho aux résistances du patient, notamment véhiculées par le masochisme qui se diffuse dans la relation analytique par des voies inconscientes. Willy et Madeleine Baranger (1961/1985) vont théoriser une collusion inconsciente des résistances entre l'analyste et l'analysant pouvant constituer un bastion, source d'impasse dans la cure.

Dans une étude sur l'analyse des résistances, Guy Rosolato (1979, p. 200) a souligné combien une approche dogmatique et rigide des résistances empêchait de prendre en compte la nature des résistances, la structure du patient et entravait le processus analytique. S'abstenir de prendre en compte le transfert négatif est à la source des transferts idéalisants du type décrit par Heinz Kohut (*La psychologie du self*, 1971).

Confronté à des patients résistants contre la cure, Bion (1959/2013) a repéré les parties de la personnalité qui attaquent les liens principalement par le biais d'une identification projective, ayant pour but l'évacuation des aspects inacceptables du psychisme et de toute interprétation. Il tente de comprendre la résistance chez l'analysant (borderline et psychotique) et surtout chez l'analyste et il observe que dans l'évolution du transfert chez certains patients psychotiques, l'analyste est souvent vécu comme un objet envahissant et vampirisant.

Dans *Jeu et réalité* (1971), Winnicott consacre un texte aux différences entre la valeur défensive des rêveries (nommées défenses maniaques dans son texte de 1935) et les rêves. Rêveries compulsivement défensives, aucunement source de créativité, menant à l'impasse perlaborative, sans valeur poétique.

Les cures des états-limites ont favorisé l'étude de la résistance qui s'est déployée selon plusieurs élaborations dont la position phobique centrale (Green, 2002). Entre acceptation et ruse des limites, la force de la résistance inhérente à la modification du moi s'avère être une résistance à l'intériorisation des transferts du passé et de ceux qui émergent au présent dont le cadre et l'analyste sont les dépositaires (Green, 2012, p. 23-28). L'anti-analysant assidu décrit par Joyce Mc Dougall en serait-il un des modèles ? Un processus qui n'advient jamais plongerait-il l'analysant et l'analyste dans l'indifférence à la douleur psychique de l'analysant ? Elle rapproche ces patients de la résistance narcissique des névroses caractérielles (Abraham, 1919).

Jean-Luc Donnet a interrogé la fonction des émergences humoristiques dans l'abord des résistances au-delà d'une dimension séductrice. Il a qualifié l'humour comme « l'essence du surmoi qui recouperait les moyens par lesquels les résistances du surmoi peuvent être élaborées dans la séance » (Donnet, 2012, p. 206). De même, les interprétations psychodramatiques pour confondre le clivage le plus souvent post-traumatique peuvent-elles décomposer les résistances ?

Selon quelles voies les résistances chez l'enfant (et l'adolescent) en séance se manifestent-elles ? Par un refus de jouer ? De dessiner ? Par la recherche de co-excitation ? Ou plus généralement par un évitement de la relation, vécue comme une intrusion ? Chez l'adolescent (e),

quelles en sont les nouvelles voies d'expressions ? entre révolte et repli ? entre activité et passivité ? vers des luttes contre les nouvelles liaisons entre masculin et féminin, créatrices de nouvelles identifications ? Dans la dynamique transférentielle, la résistance est dans un jeu subtil; à la fois une protection et une source d'inhibition. À cela s'ajoutent la résistance des parents et l'héritage transgénérationnel éventuellement traumatique. Dans les psychothérapies parents-bébé, l'extrême sensibilité du tout-petit « aux états affectifs profonds des adultes pousse à l'émergence d'interactions et d'interventions qui ont valeur d'interprétation » (Rosine Debray, 1993, p. 39). À l'analyste de savoir s'il convient de les amplifier ou de les modérer.

Le travail des résistances, le travail des transferts seraient-ils toujours à redécouvrir, à définir en séance ?

Toutefois, les intrications entre processus psychiques et réalités historiques et socio-économiques demeurent complexes et indissociables. La résistance à la psychanalyse est-elle le marqueur d'une évolution sociétale ? Le déni de la vie psychique de soi, de l'autre, au profit de la recherche d'une « objectivité », d'une pseudo-rationalité rassurante mais réductrice prévaut aujourd'hui. Ce déni de la vie psychique, n'« engendre-t-il pas des monstres », le retour du refoulé des pulsions destructrices ? Le déni des réalités historiques et socio-économiques n'engendre-t-il pas aussi des monstres ? Comment résister ? Par un travail de culture ? Par une résistance politique ?

Références bibliographiques

- Abraham K. (1919/1965). Une forme particulière de résistance névrotique à la méthode psychanalytique. Dans *Œuvres complètes II* : 64-69. Paris, Payot.
- Baranger W. et M. (1961/1985). La situation analytique comme champ dynamique. *Rev Fr Psychanal.* 49 (6): 1543-1571.
- Bion W.R. (1959/2013). Attacks on Linking. *The psychoanalytic Quarterly* 82 (2): 286-300.
- Bouvet M. (1967). *La relation d'objet. Œuvres psychanalytiques* 1. Paris, Payot.
- Chabert C. (2003). *Féminin mélancolique*. Paris, Puf.
- Debray R. (1993). Le fonctionnement psychique et l'interprétation lors des consultations de la triade père/mère/bébé. *Rev Fr Psychanal* 57 (1) : 21-39.
- Dejours, Christophe (2015) *Le choix : La souffrance au travail n'est pas une fatalité*. Paris, Bayard.
- Donnet J-L. (2012). L'humour et la séance. *Rev Fr Psychanal* 76 (5) :1649-1658.
- Freud S. (1914g/1981). Remémoration, répétition et perlaboration. Dans *La technique psychanalytique* : 105-115. Paris, Puf.
- Freud S. (1925c [1924] /1985). Résistances à la psychanalyse. Dans *Résultats, Idées, Problèmes II* : 125-134. Paris, Puf.
- Green A. (2002). La position phobique centrale. Dans *La pensée clinique* : 149-186. Paris, Odile Jacob.
- Green A. (2012). Le cadre psychanalytique. Son intériorisation chez l'analyste et son application pratique. Dans *La Clinique psychanalytique contemporaine* : 5-29. Paris, Ithaque.
- Kahn, L. (2018) *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*. Paris, Puf.
- Klein M. (1952 /1988). The origins of Transference. Dans *Envy and gratitude*: 48-56. London, Virago.
- McDougall J. (1972). Un anti-analysant en analyse. *Rev Fr Psychanal* 36 (2) :167-184.
- Rosolato G. (1979). L'analyse des résistances. *Nouv Rev Psychanal* 20 :183-214. Paris, Gallimard.
- Smadja C. (2013). Deuil, mélancolie et somatisation *Rev Fr Psychosom* 44 (2) : 7-24.
- Widlöcher D. (1970). *Freud et le problème du changement*. Paris, Puf.
- Winnicott D.W. (1971/1986). Dreaming, Fantasying and Living. Dans *Playing and Reality*: 31-43. London, Penguin Books.

RFP 2/2025

Argument du thème : Rêve, rêver

Date limite des manuscrits : 01/09/2024

Rédacteurs

Thierry SCHMELTZ

Monique SELZ

Coordination

Sabina Lambertucci-Mann

*« Qu'on rêve avec plaisir, quand notre âme blessée
Autour de ce qu'elle aime est toute ramassée ! »
Corneille P., 1672, Pulcherie, Acte II, scène 1*

Rêver est une expérience humaine singulière, solipsiste, « égoïste et asociale » disait Freud, et à la fois universelle, ouverte et partageable. Depuis la nuit des temps, ce phénomène, paradoxal en apparence, a suscité un intérêt considérable et influencé les conceptions du monde, de l'homme et de l'âme. L'aspect irrationnel du rêve, avec son cortège de superstitions, l'a longtemps rendu indigne et écarté de toute attention scientifique. Mais des questions demeuraient : d'où vient le rêve ? Quelle en est sa nature ? Et comment vient-il au rêveur ? Les sciences de l'homme, en leur épistémologie spécifique, ont commencé à établir une compréhension des rapports du rêveur avec un « au-delà », présumé d'essence surnaturelle, pour faire du rêve une révélation provenant de puissances supérieures, dieux ou démons, et du rêveur un messager élu chargé d'annoncer l'avenir. Rétrospectivement, pour Aristote, le rêve était déjà un objet d'investigation psychologique, mais en rien d'origine cosmogonique ou divine, et relevant selon lui des seules lois naturelles de l'esprit humain, plus prosaïquement défini comme « l'activité de l'âme de celui qui dort » (cité par Freud, 1900a, p. 27). Avec le courant « onirologique » qui se développe en Occident au XIX^{ème} siècle, renaît un intérêt sur la question du sommeil et du rêve dans ses rapports avec le passé, la volonté et la folie. L'expérience du rêver ouvre alors un nouveau champ d'exploration où le rêve acquiert un véritable statut d'objet de connaissance. Soutenu par certains travaux et publications remarquables, notamment ceux d'Alfred Maury, de Léon d'Hervey de Saint Denys, de Joseph Delbœuf, et auxquels Freud fera référence (1900a), ce mouvement cherche à édifier une psychologie des rêves à partir de la recension détaillée et de la compréhension fine de productions oniriques dont la mise à jour « d'instincts peu avouables » et de « passions bestiales et sauvages » supportait volontiers, au nom du développement de la Science, l'impudeur de leurs contenus.

Dans le domaine de la psychanalyse naissante, et sur fond de l'héritage des recherches antérieures, Freud engage des travaux rigoureux centrés autour de cette « autre scène ». Ses découvertes sur la fonction du rêve, ses sources, ses matériaux, ses procédés de formation, le « travail de rêve » proprement dit en ses différentes partitions topiques, ainsi que la méthode de son interprétation et sa signification profonde bouleversent les approches connues et rompent définitivement avec toute logique prémonitoire et une mythique clef des songes. Elles marquent un tournant décisif en révélant une dimension de la vie psychique jusque-là ignorée, non seulement par la distinction du contenu manifeste des pensées latentes du rêve, mais également en posant l'universalité de fantasmes inconscients, généralement de nature sexuelle, au cœur du processus onirique. Produit d'une opération psychique propre au rêveur, le rêve prend désormais le sens

d'un message que le sujet organise pour lui-même et s'adresse à lui-même ou transférentiellement à autrui, le psychanalyste, dans la cure.

À côté de *L'Interprétation du rêve*, œuvre princeps de Freud (1900a) et remaniée avec le concours de différents contributeurs (Jung G., Adler A., Rank O., Ferenczi S.) jusqu'à sa huitième et ultime édition en 1930, pas moins de trente-quatre articles et conférences seront consacrés à la doctrine du rêve, et publiés entre 1899 et 1938, témoignant du souci permanent de Freud d'en approfondir sans cesse l'élaboration dans un dialogue constant avec ses contemporains. Si le rêve est appréhendé au début comme une formation symptomatique qui a à voir avec les psychonévroses, Freud s'interroge sur le système de perception et sur le statut de la mémoire dès lors que le rêve rapporte des souvenirs que la conscience semblait avoir perdus. Aussi est-il admis que toute impression, toute perception psychique laissent une trace inaltérable susceptible de revenir indéfiniment au jour, marquant ainsi la dimension intemporelle de l'inconscient. Dès 1895, Freud comprend que le rêve a valeur d'accomplissement de souhait (*Wunscherfüllung*), du moins de tentative de réalisation. Aujourd'hui, la chose semble entendue comme une affaire évidente et presque banale. Mais peut-être ne mesure-t-on pas suffisamment le caractère extrêmement moderne et novateur, quasi révolutionnaire et subversif (qu'avait reconnu en son temps le courant surréaliste) de la conception freudienne du « rêver » dans et pour la vie psychique. En effet, Freud pose que loin d'être le signe d'une activité mentale dégradée, affaiblie et dissociée (Freud, Breuer, 1895d), le travail de rêve a une fonction psychique essentielle qui vise le traitement actif de la conflictualité interne, conséquence de la mise en tension entre désir et défense, annonçant l'autocratie du principe de plaisir sur les lois référées au principe de réalité.

Notons que la *Traumdeutung* a partie liée avec l'hystérie, que Freud a particulièrement étudiée et à laquelle il reprend la thèse de la signification des symptômes névrotiques en tant que formation de compromis à l'égard du retour du refoulé. En conséquence, ce serait la tendance du refoulé à revenir dans l'état de sommeil qui serait constitutive de la condition même du rêver. Mais cette condition doit encore conjoindre trois ordres de désir dont aucun, à lui seul, ne saurait provoquer le rêver : le souhait de dormir, le désir formé à partir des restes diurnes, des impressions frustrées de la veille ou des pensées latentes du préconscient, et celui issu d'une motion infantile inconsciente. La reviviscence de cette motion refoulée vient apporter le renfort pulsionnel indispensable aux pensées préconscientes qui offrent ainsi au rêve un support pour déplacer des valeurs psychiques, transférer leur intensité et transposer leur potentiel d'affect. La régression temporelle dont procède le rêver permet ainsi le transfert sur du récent d'une scène infantile. En se substituant à l'agir, le rêver permet au jeu interne des représentations de se déployer dans une grande latitude fantasmatique et de donner d'autant plus libre cours à ses investissements qu'aucun danger réel n'est à craindre dans la réalité externe dont le sujet est coupé. L'abaissement partiel de la censure donne au rêve la possibilité d'apporter son quantum de satisfaction hallucinatoire au représentant psychique de la pulsion et d'acquérir ainsi une qualité de régulation économique de l'appareil psychique dans le but de préserver le sommeil du rêveur.

Fonction essentielle du psychisme du sommeil, le rêver est donc issu d'une incitation libidinale ou agressive qui vient troubler l'équilibre narcissique du dormeur. En tant que destin pulsionnel, le rêve se constitue d'abord dans le jeu des processus primaires, via la condensation et le déplacement, pour transformer les pensées latentes et en permettre la figurabilité visuelle. Suscitant un mouvement de régrédience topique, le travail de rêve engage une régression du verbal au figuratif, de la pensée à l'image, de la représentation de mot à la représentation de chose, du fond à la forme. Bien qu'amoindrie dans l'état de sommeil, la censure continue d'œuvrer à bas bruit et sollicite le travail de déformation. Une élaboration secondaire préconsciente se charge alors de travestir le désir inconscient sans en modifier la qualité. Elle crée une mise

en scène factice, à forte teneur symbolique, à partir de matériaux préconscients et des vestiges infantiles refoulés (impressions sensorielles primitives, empreintes prégénitales et fixations œdipiennes), ainsi que des motions de désir actuelles qui se présentent au cours du sommeil. L'agencement terminal en caractérise la forme manifeste et déguisée. L'exigence de cohérence du moi incite l'élaboration secondaire à produire des liaisons de rationalisation afin de rendre le rêve relativement ordonné, unitaire et intelligible, même s'il peut paraître absurde au premier abord (Diatkine R., 1974). L'après-coup du rêver engage, en sa relation au langage, une transmutation de l'image au discours lorsque le rêve, vécu en figurations composites, est mis en récit et s'ouvre à l'associativité du rêveur. À l'instar du mot d'esprit (Freud, 1905c), le rêve n'est pas une fin en soi mais un moyen pour libérer des tendances qui seraient d'ordinaire retenues si elles ne se présentaient pas dans des formes modifiées qui en permettent le travestissement relatif. Il s'agit en effet de faire droit à une vérité subjective, la vérité de l'affect et du désir, sans l'énoncer en tant que telle.

C'est par le rêve de « L'injection faite à Irma » que débute le travail auto-analytique de Freud et que s'inaugure l'histoire de la méthode psychanalytique (Anzieu D., 1959). En appui sur la relation transférentielle avec son ami Wilhelm Fliess, Freud cherche à rendre compte de la complexité des relations entre le contenu manifeste du rêve et les véritables pensées qu'il recouvre. Parfois assimilé à un rébus, le rêve est pour Freud – de la première topique – un accomplissement déguisé d'un désir caché que l'interprétation doit débusquer pour dénouer le conflit psychique. La radicalité de cette position doctrinale interroge bien entendu les rêves pénibles, d'échec ou de punition, ainsi que ceux qui suscitent un vécu d'angoisse intense, tant ils apparaissent antinomiques du *schibboleth* freudien. Avec *Au-delà du principe de plaisir*, Freud (1920g) va sortir de cette aporie en introduisant des exceptions référées à la compulsion de répétition et aux fixations traumatiques non élaborées qui maintiennent libre une charge libidinale trop élevée. Le rêver acquiert ainsi une fonction de « liaison psychique d'impressions traumatiques » par petites quantités. S. Ferenczi (1934 [1931]) prolongera cette conception en généralisant la « fonction traumatolytique » du rêver comme incitation permanente à l'introjection des reliquats psychiques non intégrés. Plus tard, W.R. Bion étendra cette tendance d'un « métabolisme psychique » à partir d'un modèle digestif du fonctionnement de l'« appareil à penser » dans ce qu'il va appeler le travail- α -du-rêve (1959), inaugurant la « capacité de rêverie maternelle » (1962). S'agissant des rêves de châtiment, Freud mettra l'accent dans le cadre de la deuxième topique sur la composante masochique de la constitution sexuelle (1924c) et sur l'incidence de la répression exercée par le surmoi sur les désirs issus du ça dans le processus du rêver (1933a).

Face aux exigences de la culture qui imposent limitations et restrictions à la satisfaction pulsionnelle et qui rendent la vie difficile à supporter, comme le souligne Freud (1930a), le rêve viendrait opportunément suppléer, sur un mode hallucinatoire et jusqu'à un certain point, à la satisfaction de désirs non-aboutis, frustrés, réprimés à l'état de veille et refoulés. Mais les rêves, y compris les rêves d'enfants, sont-ils toujours interprétables selon cette perspective ? Comment envisager par ailleurs la dimension pathologique de l'onirisme ? Nous avons vu que le « rêver » peut produire différents types de rêves selon la nature des motions pulsionnelles qui l'y incitent et de la valeur économique et dynamique des instances psychiques qui y participent. Avec l'élaboration d'une conception métapsychologique de la structure et du fonctionnement de l'appareil psychique s'articulant autour de la théorie du refoulement, l'interprétation des rêves est véritablement devenue le premier modèle de l'investigation psychanalytique. Est-ce toujours le cas aujourd'hui ? Compte tenu des changements de paradigmes actuels pour penser l'altérité et envisager la clinique contemporaine, le rêve, assorti des associations du rêveur, constitue-t-il toujours le substrat essentiel de l'interprétation voire la pierre angulaire de la démarche analytique ? Ce faisant, sa systématisation exclusive et « militante » ne comporterait-

elle pas le risque de fétichiser l'objet-rêve en négligeant la part - voire en déniait la fonction - transférentielle de son advenue dans le processus de la cure, comme le redoutait J.-B. Pontalis (1977) ?

A l'inverse, l'évolution de la pratique psychanalytique, à la faveur d'une certaine propension aux aménagements de cadre, ne contribue-t-elle pas à une forme de détournement voire de désintérêt pour le travail de rêve ? Le rêve serait-il alors en voie de devenir une pensée comme une autre dans la constellation transféro-contretransférentielle, un matériel comme un autre dans la dynamique de la cure ? La méthode d'interprétation serait-elle de nos jours tombée en désuétude ? En ce cas, l'interprétation du rêve peut-elle être encore considérée comme la « *via regia* menant à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique » (Freud, 1900a [ajout de 1909], p. 663) ? Et que dire de ces cures, particulièrement repérées en clinique psychosomatique, marquées par une absence récurrente de rêves ?

À l'ère du numérique et de la massivité d'usage des écrans, la réalité virtuelle ne vient-elle pas estomper les frontières entre la réalité psychique - dont le rêve est l'emblème - et la réalité tangible au risque d'une confusion dommageable des limites du moi dont l'unité serait ainsi menacée ? Quels liens le rêver entretient-il avec certains processus psychopathologiques ? Finalement, en quoi l'activité du rêver, tant dans le psychisme du sommeil que dans l'état vigile (rêve éveillé), pourrait-elle encore nous instruire sur la nature du fonctionnement psychique, notamment en ses zones obscures et, plus généralement, sur la vie d'âme ?

Ce numéro de la *Revue française de psychanalyse* invite à se réunir autour d'une autre « table d'hôte » pour ouvrir un espace commun de rêverie, d'échange et de partage sur les questions que continuent de poser le rêve et le rêver... Ne serait-ce que pour démentir la sentence lugubre que Freud livrait en 1933 : « Les analystes se comportent comme s'ils n'avaient plus rien à dire sur le rêve, comme si la doctrine du rêve était close. » (Freud, 1933a [1932]/1995, p. 88)

Références bibliographiques

- Anzieu D. (1959/1988). *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*. Paris, Puf.
- Bion W. R. (1959/2005). *Cogitations*. Paris, In Press.
- Bion W. R. (1962/1979). *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf.
- Delbœuf J. (1885/1993). *Le sommeil et les rêves et autres textes*. Paris, Fayard.
- Diatkine R. (1974). Rêve, illusion et connaissance. *Rev Fr Psychanal* 38 (5-6) : 761-1232. Paris, Puf.
- Ferenczi S. (1934 [1931]/1982). Réflexions sur le traumatisme. *Œuvres complètes*, Psychanalyse VI : 139-147. Paris, Payot.
- Freud S. (1895d [1893-1895]/2009). Études sur l'hystérie. *OCF.P*, II : 9-332. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P*, IV. Paris, Puf.
- Freud S. (1901a [1900]/2012). Du rêve. *OCF.P*, V : 15-71. Paris, Puf.
- Freud S. (1905c/2014). Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient. *OCF.P*, VII. Paris, Puf.
- Freud S. (1916-1917a [1915-1917]/2000). Leçons d'introduction à la psychanalyse. *OCF.P*, XIV : 9-480. Paris, Puf.
- Freud S. (1916-1917f [1915]/1988). Complément métapsychologique à la doctrine du rêve. *OCF.P*, XIII : 245-258. Paris, Puf.
- Freud S. (1920f/1996). Compléments à la doctrine du rêve. *OCF.P*, XV : 339-342. Paris, Puf.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
- Freud S. (1923c/1991). Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve *OCF.P*, XVI : 165-179. Paris, Puf.
- Freud S. (1924c/1992). Le problème économique du masochisme. *OCF.P*, XVII : 9-23. Paris, Puf.
- Freud S. (1925i/1992). Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation du rêve. *OCF.P*, XVII : 173-188. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF.P*, XVIII : 243-333. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932]/1995). 29^e leçon : révision de la doctrine du rêve. *OCF.P*, XIX : 87-111. Paris, Puf.
- Freud S. (1940a [1938]/2010). Abrégé de psychanalyse. *OCF.P*, XX : 225-305. Paris, Puf.
- Hervey de Saint-Denis (d') L. (1867/2022). *Les rêves et les moyens de les diriger*. Québec, Unicursal.

- Maury A. (1861/2023). *Le Sommeil et les rêves. Études psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent*. Paris, Hachette BNF.
- Pontalis J.-B. (1977). *Entre le rêve et la douleur*. Paris, Gallimard.

RFP 3/2025

Argument du thème : Économie psychique

date limite des manuscrits : 15/11/2024

Riadh BEN REJEB

94 Bd du 9 avril, 1007 Tunis – Riadhbenrejob@yahoo.fr

Benoit SERVANT

53 Bd Henri Sellier, 92150 Suresnes - benoit.y.servant@wanadoo.fr

Force est de constater que l'œuvre de Freud est marquée par un recours massif à un lexique appartenant à l'univers de « l'économie quantitative », plus précisément celui de la finance et du commerce. Il s'agit de notions et termes aux colorations métaphoriques de banquiers et de gestionnaires du marché monétaire : *placement, transfert, conversion, investissement, réserves, épargne, sommation, accumulation, retrait* (d'investissement), *somme, montant* (d'affect, *pulsionnel*), *quantum* (d'affect), *capital, monnaie, prix, bénéfiques, gain, dette*, etc., l'ensemble des opérations étant réalisé par l'appareil psychique. Ces notions ont jalonné les écrits de Freud tout au long de sa carrière. Même si on les croise notamment dans le chapitre VII de *L'interprétation des rêves* (Freud, 1900a), ce n'est qu'en 1915 que Freud va isoler et proposer « un point de vue économique » qui va accompagner la genèse et le fonctionnement de ses deux topiques.

Voyons la préhistoire et le développement de cet axe économique.

Les premières traces reflétant l'intérêt que porte Freud au discours économique et à la mesure datent de 1895. Dans une lettre adressée à Fliess en date du 25 mai 1895, il écrit : « Deux ambitions me dévorent : découvrir quelle forme assume la théorie du fonctionnement mental quand on y introduit la notion de quantité, une sorte d'économie des forces nerveuses et, deuxièmement, tirer de la psychopathologie quelques gains pour la psychologie normale » (Freud, 1950a [1887-1902]/1956, p. 106). Dans *l'Esquisse*, rédigée la même année, Freud présente une « première notion fondamentale : le concept de quantité » (1950b [1895]/1956, p. 316). La quantité (d'énergie) occupe une place importante au niveau du passage d'un neurone à l'autre. Elle détermine et distingue les sensations de déplaisir et de plaisir. Elle est en lien avec la fonction de décharge et de liaison. Freud introduit l'idée d'une couche psychique protectrice qu'il nomme « pare-quantité », notion qui évoluera en 1920 en « pare-excitation ». Breuer participe la même année à consolider l'importance des aspects quantitatifs dans ses « Considérations théoriques » (Freud et Breuer, 1895d).

La dimension économique se manifeste largement ensuite en 1900 dans *l'Interprétation des rêves* à travers les notions déjà citées (Freud, 1900a).

En 1905, la dimension économique s'impose magistralement pour expliquer la technique de création des jeux de mots. Dans son ouvrage *Le mot d'esprit*, Freud citant Hamlet² écrit : « Il semble que tout soit affaire d'économie » et il parle pour la première fois de « concept d'économie » (Freud, 1905c/2014, p.100). Il s'agit d'économie de pensées, de mots, de dépenses (*ibid.* pp.101-102). La tendance à l'économie est liée à la condensation. Dans cet ouvrage, Freud applique largement le concept d'économie au psychisme. Il écrit : « ...un tel gain de plaisir [obtenu par le mot d'esprit] correspond à l'économie réalisée sur la dépense psychique³ » (*ibid.*, p. 225). Et il affirme : « Allègement de la dépense psychique déjà existante et économie d'une dépense qui serait à effectuer, tels sont donc les deux principes auxquels se ramène toute

² « Économie, économie, Horatio ! » (Acte 1, scène 2).

³ Mise en italique par Freud.

technique du mot d'esprit » (*ibid.* p. 239). Freud va encore plus loin puisqu'il utilise l'expression « économie psychique⁴ » et la compare à une « entreprise commerciale ». Il est question de « chiffre d'affaires », de « bénéfice », de « consommation », de « dépense », de « frais d'exploitation », de « montant de la dépense », de « pertes », de « l'économie de détail », etc. Et de façon analogue, Freud parle « d'entreprise psychique » (*ibid.* pp.284-285). Ce livre sur le mot d'esprit marque à lui seul une étape et un tournant capital dans la genèse de la pensée freudienne concernant « l'économie psychique » et de ce qu'on pourrait appeler une « comptabilité psychique ». Il y revient dans les mêmes termes dans sa *Formulation sur les deux principes du fonctionnement mental*. Il y parle même de « monnaie névrotique » (Freud, 1911b/2001, p. 138).

L'année suivante, lors d'une réunion de la Société psychanalytique de Vienne du 7 février 1912, Freud affirme : « Les différences entre les individus normaux et les névrosés sont de nature quantitative et non qualitative » (Nunberg et Federn, 1975 [1912-1918]/ 1983, p. 59).

Mais ce sont deux textes métapsychologiques rédigés en 1915 qui vont introduire le « point de vue économique » de façon évidente. Dans le premier consacré aux « pulsions » (1915c), Freud distingue clairement trois grandes polarités qui dominent la vie psychique : « On pourrait désigner celle d'activité-passivité comme la biologique, celle de moi-monde extérieur comme la réelle, enfin celle de plaisir-déplaisir comme l'économique » (Freud, 1915c/1988, p. 187). Dans le second texte consacré à « L'inconscient » (1915e), Freud arrive enfin à isoler, pour la présentation et la compréhension des phénomènes psychiques, « un troisième point de vue, outre le dynamique et le topique, l'économique qui s'efforce de suivre les destins des grandeurs d'excitation et de parvenir à une évaluation au moins relative de celles-ci » (Freud, 1915e/1988, pp. 222-223). Des processus entrent en jeu pour gérer la « grande mobilité des intensités d'investissement. Par le procès de *déplacement*, une représentation peut céder tout le montant de son investissement à une autre, par celui de la *condensation*, s'approprier tout l'investissement de plusieurs autres » (Freud, *ibid.*, p. 227-228). Le « point de vue économique » est clairement défini à ce stade de l'œuvre de Freud. Il s'agit d'une affaire de quantité, de dosage d'énergie et de « grandeurs d'excitation ».

Freud revient ensuite à la question « économique » dans *Introduction à la psychanalyse* (1916-1917). Pour lui, « le terme *traumatique* n'a pas d'autre sens qu'un sens économique » (Freud, 1916-1917a [1915-1917]/1974), p. 256). Et il ajoute plus loin (p. 353) : « Le but final de l'activité psychique qui, au point de vue qualitatif, peut être décrit comme une tendance à acquérir du plaisir et à éviter la peine, apparaît, si on l'envisage au point de vue économique, comme un effort pour maîtriser les masses (grandeurs) d'excitations ayant leur siège dans l'appareil psychique et d'empêcher la peine pouvant résulter de leur stagnation ». La même idée sera présentée dans *Psychanalyse* en 1926.

En 1924, le terme « économie » apparaît au niveau du titre d'un article de Freud, quand il s'attaque directement au « problème économique du masochisme » (Freud, 1924c/1992). Dans une lettre adressée à Pfister datée du 18 janvier 1928, Freud écrit : « On peut attendre de l'endocrinologie, comme une possibilité future [...], les moyens d'agir aussi sur ces facteurs quantitatifs et le mérite d'avoir ouvert la voie à cette thérapeutique organique resterait alors à l'analyse » (Freud, 1928/1963, p. 175). Il anticipe ainsi le rôle important de la chimiothérapie sur l'équilibre mental du sujet (Widlöcher, 2002, p. 361).

Il reprendra ce thème en 1932 dans la *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, en 1937 dans *Analyse terminée et analyse interminable* et en 1938 dans *Abrégé de psychanalyse*. Ce sont ces aspects qui vont à juste titre encourager les spécialistes de la psychosomatique à aborder les maladies organiques sous l'angle « économique ». Il s'agit

⁴ « *psychische Oekonomie* ».

principalement de travaux sur « l'économie psychosomatique » initiés notamment par Pierre Marty et toute l'Ecole de Psychosomatique de Paris (Marty, 1969, 1976) dont on connaît les liens avec la conception, relativement abandonnée, de névrose actuelle.

À la lumière de ce bref et synthétique survol, on réalise que la notion d'économie psychique permet de comprendre l'ensemble des transactions énergétiques et la circulation de « valeur » qui s'opèrent au niveau de la psyché (Laplanche et Pontalis, 1967/1996, p. 128). Le « point de vue économique » permet de décrire les mouvements qui se jouent dans l'univers des pulsions et d'étudier le déplacement des quantités d'investissements et désinvestissements entre les instances de l'appareil psychique, leurs changements d'intensité ou leurs oppositions, le fonctionnement des différents mécanismes de défenses tel le refoulement, la censure, les fixations, les régressions. Les trois points de vue (topique, dynamique et économique) s'arrangent pour se compléter tout en tenant compte de l'axe génétique, plus particulièrement de l'érotisme spécifique au stade anal (Freud, 1908b/2007). La distribution de l'énergie libidinale et des émotions fait qu'il y a une certaine répartition de la libido entre la pensée, le symptôme, le fantasme, la parole, le corps, la motilité. Cette répartition des réserves psychiques, de l'activité-passivité, de l'amour et de la haine rappelle l'adage ancestral selon lequel : « il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier ». Ce point de vue est donc très présent dans la réflexion contemporaine sur la cure, le transfert, et les enjeux de déliaison et de liaison qui s'y déploient.

Pourtant, malgré l'importance de cette dimension, il faut signaler qu'aucun numéro de revue de psychanalyse ne lui a été consacré. Il n'y a pas d'entrée consacrée à ce propos dans le *Dictionnaire de la psychanalyse* de Roudinesco et Plon (1997). La revue de la littérature montre la rareté de la recherche sur cette question (Clancier, 1998, Assoun, 2009). Dans ses travaux, Alain Deneault (2005 et 2021) laisse comprendre que Freud se serait inspiré des préoccupations du philosophe de la biologie Richard Avenarius (1876/1903) et des liens qu'il établissait entre biologie, physiologie et économie. Avenarius appliquait le lexique économique à la biologie et à la pensée (Deneault, 2005, p. 60).

Dans son ouvrage *La nouvelle économie psychique*, Charles Melman (2010) propose une révision de la métapsychologie freudienne, plus particulièrement sur le plan économique, à la lumière des nouvelles formes cliniques (addictions notamment), les nouvelles symptomatologies, formes de défenses et diagnostics.

On peut y ajouter « les organisations limites » et les diagnostics à la mode du genre « bipolaire ». Le *malaise dans la culture* décrit par Freud en 1930 ne fait qu'évoluer de façon continue en fonction des mutations et transformations culturelles, sociales et familiales. Entre excès de refoulement sexuel spécifique aux sociétés patriarcales et exhibition de niveau de liberté sexuelle qui caractériserait un certain retour au matriarcat, les repères ne cessent de changer : le rapport à la loi, à la fonction paternelle, à l'ordre symbolique, à l'imaginaire, au réel, au concret et immédiat, au miroir (les écrans), au corps, etc. On peut élargir le débat vers des questions autour de l'économie psychique à l'adolescence ou en lien avec le vieillissement ou encore en rapport avec les groupes.

Concernant la rareté des travaux sur ce point de vue économique, il est vrai qu'il a parfois été discuté au sein même de la communauté psychanalytique, ainsi que le souligne René Roussillon dans son article sur ce sujet (2002, p. 488). Ceci tient en partie au fait qu'il peut apparaître paradoxal, puisque si d'un côté il s'inscrit dans le projet de Freud de se démarquer des spéculations philosophiques pour engager une démarche scientifique rigoureuse référée à la biologie, la neurophysiologie et le quantitatif, il repose souvent sur un usage très métaphorique et polysémique du lexique économique. Cette ambiguïté ne reflète-t-elle pas cet enjeu combien difficile, qui fait pourtant la spécificité de la psychanalyse, de tenter d'articuler le quantitatif et le qualitatif, la force et le sens ? Comme l'indique Roussillon, l'approche en termes économiques semble d'autant plus précieuse que l'on aborde des pathologies plus difficiles, et tout

particulièrement traumatiques, ainsi des « esclaves de la quantité » décrits par Michel de M'Uzan (1994). Et Claude Le Guen (2008) souligne : « Peut-être facteur le plus complexe et le plus ardu de la métapsychologie, l'économique en est aussi le plus concret » (p. 872).

Références bibliographiques

- Assoun P. L. (2009). La quantité ou le facteur économique. Dans *La métapsychologie* : 48-56. Paris, Puf.
- Clancier S. (1998). Le point de vue économique. Dans *Freud* : 75-88. Paris, Érès.
- Deneault A. (2005). L'argent comme préconscient culturel. L'économie psychique selon Avenarius, Simmel et Freud. *Coq Héron* 183 : 59-74.
- Deneault A. (2021). *L'économie psychique*. Québec, Lux Editeur.
- Freud S. (1950a [1887-1902]/1956). *La naissance de la Psychanalyse*. Paris, Puf.
- Freud S. (1950b [1895]/1956). Esquisse d'une psychologie Scientifique. Dans *La naissance de la Psychanalyse*. Paris, Puf.
- Freud S. et Breuer J. (1895d/1956). *Études sur l'hystérie*. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P, IV*. Paris, Puf.
- Freud S. (1905c/1988). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1908b/2007). Caractère et érotisme anal. *OCF.P, VIII* : 187-194. Paris, Puf.
- Freud S. (1911b/2001) Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques. Dans *Résultats, idées, problèmes I* : 135-143. Paris, Puf.
- Freud S. (1915c/1988). Pulsions et destins de pulsion. *OCF.P, XIII* : 163-185. Paris, Puf.
- Freud S. (1915e/1988). L'inconscient. *OCF.P, XIII* : 205-242. Paris, Puf.
- Freud S. (1916-1917a [1915-1917]/1974). *Introduction à la psychanalyse*. Paris, Payot.
- Freud S. (1924c/1992). Le problème économique du masochisme. *OCF. P, XVII* : 9-23. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF.P, XVIII* : 243-333. Paris, Puf.
- Freud S. (1963/1966). *Correspondance de S. Freud avec le pasteur Pfister 1909-1939*. Paris, Gallimard.
- Laplanche J., Pontalis J.-B. (1967/1996). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, Puf et Liban, Delta.
- Le Guen C. (2008). Métapsychologie. Dans C. Le Guen (dir.). *Dictionnaire Freudien* : 838-877. Paris, Puf.
- Marty P. (1969). Notes cliniques et hypothèses à propos de l'économie de l'allergie. *Rev Fr Psychanal* 33(2) : 246.
- Marty P. (1976). *Les mouvements individuels de vie et de mort. Essai d'économie psychosomatique*. Paris, Payot.
- Melman Ch. (2010). *La nouvelle économie psychique*. Paris, Érès.
- M'Uzan de M. (1994). Les esclaves de la quantité. Dans *La bouche de l'Inconscient* : 155-168. Paris, Gallimard.
- Nunberg H. & Federn E. (Ed.), (1975 [1912-1918]/1983). *Les premiers psychanalystes : Minutes de la Société psychanalytique de Vienne. Tome IV*. Paris, Gallimard.
- Roussillon R. (2002). Économique (point de vue-). Dans A. de Mijolla (dir.). *Dictionnaire International de la Psychanalyse* : 488-489. Paris, Calman-Lévy.
- Widlöcher D. (2002). L'avenir nous apprendra peut-être... Psychothérapie et chimiothérapie : quels rapports ? *Rev Fr Psychanal* 66 (2) : 361-369.